

Éric Biétry-Rivierre

Carnet de Vinci, peintures de Cranach ou de Clouet, bijoux et autres objets royaux des XV^e et XVI^e siècles, prêts du V&A Museum de Londres, dialoguent avec les merveilles du cheikh al-Thani.

Vêtu d'une tunique d'or incrustée d'argent, Mélagre, le héros grec, défie un sanglier dans un petit bronze de L'Antico, maître sculpteur à la cour de Mantoue dans les années 1500. Non loin, dans une intaille en cornaline formant le cœur d'un incroyable pendentif, Jupiter flanqué de Mercure et de Mars, et bordé des douze signes du Zodiaque, trône sur son aigle. Deux pas en arrière, et voici le *Codex Forster III*, un des rares carnets de Léonard de Vinci à n'avoir pas figuré dans la rétrospective montée au Louvre en 2019 dans le cadre du cinquantième centenaire de la mort du génie. L'ouvrage est ouvert sur deux pages de sa fameuse écriture en miroir. Avec aussi la présence d'un de ses schémas de poules et de poids...

Place de la Concorde, derrière la noble façade d'Ange-Jacques Gabriel, jamais les espaces n'ont semblé avoir aussi étroitement renoué avec leur passé d'Ancien Régime, quand ils abritaient le Garde-Meuble de la Couronne, diadèmes et couronnes inclus. En cet Hôtel de la Marine en effet, après une première exposition très réussie sur les arts au Moyen Âge de part et d'autre de la Manche, se poursuit une fructueuse collaboration entre le riche Victoria and Albert Museum (V&A) de Londres et les non moins fastueuses galeries Al Thani du premier étage.

On avance dans le temps avec cette exposition Renaissance, deuxième volet

Deux anges en fonte de cuivre (1524-1529), par Benedetto da Rovizzano. Premières marques de la Renaissance en Angleterre, ils décoraient le tombeau du cardinal Wolsey, chancelier d'Henri VIII d'Angleterre.



Double trésor Renaissance à l'Hôtel de la Marine

d'un triptyque conçu par Amin Jaffer, homme de goût autant que de savoir, qui fut pendant douze ans conservateur au V&A avant de prendre la gestion de la collection d'Hamad Ben Abdallah al-Thani, cousin de l'émir régnant au Qatar. Sur ces 400 m² plongés dans une semi-pénombre propice à l'attention, comme lorsque les trésors ne se découvraient qu'aux chandelles, dans les vitrines nouvellement agencées des quatre pièces, d'abord individuelles puis communes, s'offre un épatant concentré du meilleur des XV^e et XVI^e siècles en Occident. Luxe et raretés collectées par les très puissants philanthropes anglais du XIX^e siècle avec, souvent, l'appui éclairé des spécialistes d'un V&A ouvert en 1852. Et, en proportion presque égale, dissimulés harmonieusement, les joyaux certes acquis beaucoup plus rapidement et récemment (depuis le début des années 2000), par un cheikh aux moyens quasi illimités.

En tout 130 pièces d'orfèvrerie, curiosa exotiques, bijoux, accessoires de table. Et aussi de merveilleuses petites sculptures en bronze ou de terre cuite. Et encore des verres, des cristaux de roche et pierres précieuses, des perles irrégulières devenues des dragons, salamandres ou monstres marins, des textiles, des instruments scientifiques (tel ce globe-horloge fabriqué à Augsbourg en 1585), des manuscrits, des enluminures de la marquerie, des petits meubles comme cette écrioire en cuir et galuchat gaufré et peint. Ou cet autre, allemand celui-là, noyer incrusté d'ivoire gravé, de corne et d'ébène.

L'influence de Michel-Ange et de Raphaël

Si l'on lève les yeux (ce qui est difficile) quelques peintures remarquables irradient aux murs. Ces portraits des Habsbourg ou des Tudors rivalisent avec des feuilles d'une fraîcheur extraordinaire et comme dessinées hier. Ainsi, parmi les plus émouvants, celui d'un apprenti broyant des pigments par Parmigianino. En somme ces 130 objets sont de qualité «highlight» pour une évocation proprement unique en son genre. Car elle démontre une inventivité et une virtuosité de l'art aussi remarquables qu'à l'âge baroque ultérieur. En outre, partout sans heurt, le regain des thèmes antiques côtoie les effets de la plus haute foi et la fascination pour des lointains à peine découverts.

Évidemment, les noms les plus mythiques de la Renaissance se lisent sur les cartels. Avec ceux de L'Antico et de Vinci (est-il également l'auteur de cette *Vierge à l'Enfant qui rit* dont l'attribution fait débat depuis vingt ans?) résonnent ceux de Cranach, Clouet (portrait miniature et sur ardoise de Charles IX représenté l'année de son accession au trône à l'âge de 10 ans), Crivelli, Donatello, Holbein... L'influence de Michel-Ange et de Raphaël se devine encore dans nombre de scènes. Surtout celles ornant coupes ou bijoux issus des meilleurs «studioli», ces collections princières réservées, à l'origine, à la seule délectation des plus puissants Italiens, Germains, Anglais ou Français.

Ainsi, dans la salle introductive qui magnifie sept sommets absolus de la joaillerie, avec leurs pierres rapportées d'expéditions en Asie ou aux Amériques, un ornement de chapeau de 7 cm

de diamètre réalisé à Paris vers 1550 représente le sacrifice d'Isaac, à l'instar de celui peint dans la chambre d'Héliodore au Vatican. La finesse atteinte ici, tant dans la taille et le polissage que dans l'ornementation, est étonnante. Mais l'ambition des maîtres de l'Europe d'alors n'était-elle pas d'égalier - voire de surpasser - la beauté canonique des bijoux hellénistiques ou romains, eux qui se voulaient nouveaux empereurs ?

Un cadeau des rois de Ceylan

Les vitrines suivantes rassemblent leurs trésors par matériaux, reprenant en cela l'ordre structurant le V&A. Et la grande salle finale montre ceux combinant le plus de techniques : nautiles montés en salière ou en algaire, automates (néf, tortue chevauchée par un dieu-fluve), portraits miniatures et criants de vérité réalisés tantôt à l'aquarelle sur fond de

parchemin bleu ou à l'or ajouré sur émail (tel celui d'Elizabeth I d'Angleterre par Nicholas Hilliard et qu'on portait en pendentif). Ici ont été placées deux des douze célèbres coupes en argent Aldobrandini, décorées de scènes célébrant chacune un des douze Césars. L'une relève du fonds du V&A, l'autre de la collection Al Thani. Ici également volettent deux anges. Ces pièces en fonte de cuivre de Benedetto da Rovizzano, premières marques de la Renaissance en Angleterre, décoraient le tombeau du cardinal Wolsey, l'infortuné chancelier d'Henri VIII d'Angleterre. Du moins jusqu'à ce qu'ils disparaissent mystérieusement. Redécouverts il y a quelques années, ils ne sont entrés au V&A qu'en 2015.

Nombre d'autres pedigrees des plus prestigieuses se remarquent encore. Un vase en cristal de roche, gravé à partir d'un motif créé en fresque par Raphaël

à la villa Farnesina de Rome, a appartenu à la famille Borghèse. Puis, à partir du début du XIX^e siècle, à la famille Rothschild.

Autrement, au rayon des exotica devant lesquelles on rêvera longtemps, signalaient ce coffret de plaques d'ivoire ajourées, cadeau des rois de Ceylan (actuel Sri Lanka) à ceux du Portugal. Il date de 1557. C'est une commande réalisée sur place, mais qui prend pour modèle une gravure de Dürer comme le prouve un tirage ancien présenté en regard. En constatant ce grand écart géographique, on se dit que Dürer est probablement le premier artiste au rayonnement mondial.

«Le Goût de la Renaissance, un dialogue entre collections», dans les galeries Al Thani de l'Hôtel de la Marine (Paris 8^e), jusqu'au 30 juin. Catalogue Éditions du Patrimoine, 324 p., 42 €. www.hotel-de-la-marine.paris



De haut en bas : pendentif représentant Elisabeth I^{re}, reine d'Angleterre, (1595-1600); pendentif, (Inde, 1585-1600); automate en forme de tortue chevauchée par un dieu-fluve (Allemagne, 1600-1650).

« Un éblouissement visuel »
LE FIGARO

La Jeune Fille
ET LES
PAYSANS
UN FILM DE
DK WELCHMAN ET HUGH WELCHMAN
AVEC LA VOIX FRANÇAISE DE NADIA TERESZKIEWICZ

LE 20 MARS AU CINÉMA

VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDON ET THE AL THANI COLLECTION 2016. ALL RIGHTS RESERVED. PHOTOGRAPHY BY PRUDENCE CUMING ASSOCIATES LTD.